



“Domaine étranger” dirigé par Jean-Claude Zylberstein

# EVGUENI ZAMIATINE

Seul

*sui*vi de

Le Pêcheur d'hommes



LES  
BELLES  
LETTRES



EVGUÉNI ZAMIATINE

SEUL

*suivi de*

LE PÊCHEUR D'HOMMES

*Nouvelles*

*Traduit du russe  
par Bernard KREISE*

PARIS  
Les Belles Lettres  
2024

© *Les Belles Lettres*, 2024  
pour la présente édition  
95, bd Raspail 75006 Paris  
[www.lesbelleslettres.com](http://www.lesbelleslettres.com)

ISBN : 978-2-251-45537-2

SEUL



## I

Jours suffocants et muets. Dans le silence opaque – tels des lambeaux de nuages dans la lumière morte de la lune – glissent des jours incompréhensibles. Lentement, ou follement vite ? Ou bien ils se sont complètement arrêtés.

Ils ont resplendi un instant tel le ciel froid, bleu : ils se hâtent, plus vite, vers ceux qui sont heureux. Et puis, sur les toits blancs, étincelants – là-bas derrière les barreaux – rampent des taches noires, comme sur un cadavre pourrissant, de plus en plus loin. Et les brouillards s'abattent de là-haut – lourds, étouffants – comme un étourdissement fiévreux. Ils se sont serrés contre le mur gris, ils le happent...

« Ah ! que la nuit arrive, vite... »

Et elle menace au loin, elle a déployé son étendard noir. Les derniers rayons ont tressailli, effrayés, ils se sont injectés de sang, ils ont chu dans l'abîme. Les ténèbres ont bondi gaiement de là-bas, les ombres filent à droite et à gauche, et, derrière elles, accourt la terreur.

Un cauchemar noir.

La tempête s'est accrochée aux barreaux, elle martèle la fenêtre, elle sanglote dans les ténèbres froides.

En bas, sous lui, sous ses pieds, quelqu'un marche. Il s'agite des nuits entières – de-ci de-là – sans fin.

« Pourquoi ne dort-il jamais ? »

L'obscurité tressaille, chuchote une idée effrayante.

« Peut-être est-il déjà fou pour s'agiter là-bas ? »  
Il marche tout le temps, ignoré, de-ci de-là – des nuits entières.  
Sans fin. Jamais le soleil ne se lèvera. Il marchera éternelle-  
ment, effrayant, en bas...

Et soudain : il s'est tu – nuit obscure, épaisse.

« Où est-il ? Mort ? On l'a emmené ? »

Les murs autour se taisent.

\* \* \*

Un cercueil vide en bas. Les murs autour, muets. Comme  
des tourbillons aveugles dans l'obscurité – des pensées folles.

Marcher, marcher tout le temps...

« Comme l'autre, qui était en bas. Et puis on l'emmènera de  
la même façon – la nuit ? »

Sept pas, sept pas. Les murs s'attroupent, se poursuivent. De  
vieilles inscriptions disparaissent. Des noms de gens oubliés, à  
moitié effacés, des poèmes, affligés – sanglots sur la pierre froide.

Qui les a écrits ? Où sont-ils, où sont leurs tourments ?

Derrière la fenêtre – des cloches : elles sonnent, elles pleurent,  
quelque part au loin, on entend à peine.

Là-bas, au loin – le monde étrange, énorme. Les gens – ils  
marchent, ils se dépêchent, ils parlent, ils s'abreuvent des pensées  
des uns et des autres. Les gens !

Le cœur martèle les murs froids, en suffoquant, il les cherche,  
comme de l'air... Les gens !

Le calme. Un cercueil vide en bas. Les murs autour, muets.  
A peine entend-on les cloches qui sonnent, qui pleurent : le  
matin déjà.

L'aube a accroché aux barreaux ses rayons longs et blêmes,  
suspendu un mince filet de pluie au-dessus de la cour de la prison.

« On y marche maintenant. Aller vers eux, vers eux ! »

\* \* \*

Là, en bas – ils sont seize. Enfermés dans seize cages.

En haut se sont étalées des ombres lourdes, humides – venant des murs de pierre. Pas un bruit, pas un mot. Le calme – comme s'il n'y avait pas là de gens vivants.

Un visage surgit tel une tache incertaine, et sur lui deux points noirs – les yeux. Apparue – disparue.

D'un côté à l'autre ils s'agitent. De-ci de-là. Ils tournent comme des bêtes sauvages, ils courent de plus en plus vite. Nulle part – de-ci de-là...

Il n'y a plus de forces pour marcher et marteler ses idées sur les murs, la porte, les barreaux – ils sont debout, appuyés contre l'enceinte, et ils regardent en haut.

Un petit lambeau carré de ciel leur est jeté : on n'a pas pu le fermer. Les nuages regardent en bas, maussades, et voguent plus loin. Ils s'éloignent des murs – là où, eux aussi, ceux qu'on a attrapés, ont vécu autrefois.

Et la soif de vie qui somnole dans la torpeur s'éveille, déchire les fers et les liens, et se cogne en s'inondant de sang.

Écoute ! Les taches blêmes dans les fenêtres – là-bas, là-bas ! Il y a des camarades. Vous entendez ? Ils se précipitent vers eux et leur tendent les bras – les appellent... Et ils ne peuvent pas répondre et éructer tout ce qui les fait suffoquer, et pourtant quelle envie de crier et de se cogner la tête contre les murs.

Ils se sont arrêtés. D'un regard avide ils s'accrochent aux barreaux et cherchent quelqu'un derrière, et ils martèlent les vitres obscures...

Immobile et silencieux, le ciel regarde en bas.

\* \* \*

Soudain toutes les pensées se sont déchirées. Et tout est mort autour : seul le vide – et à l'intérieur tombent les bruits, effilés, étincelants.

« Toc-toc ! Toc-toc-toc ! »

En bas... Là-bas, quelqu'un de vivant, en bas.

Près du tuyau cette fois. Le cœur s'est mis à battre comme un fou et se rue à la rencontre. Ne pas respirer. Ne pas respirer. Doucement. La vapeur ronfle dans le tuyau.

Et de nouveau : « toc-toc ! » Comme un éclair le silence est déchiré.

Dans un tourbillon de joie les pensées s'embrouillent et dansent. Ne pas se souvenir des lettres.

« J'écoute.

– Toc ! » Tombé d'en bas, le tuyau a tremblé de tout son corps. Envie de crier de joie. L'autre a compris, en bas, il a compris !

« Qui êtes-vous, camarade ? »

Il se tait. Qu'a-t-il à se taire ?

« Chut ! Il répond... »

Sous tremblants, brisés. Ils s'embrouillent, impossible de les décompter. Et si je ne comprenais pas ?

Le cœur se décroche et se glace.

Non, non ! Il faut noter...

Des séries de chiffres incompréhensibles s'allongent. A l'intérieur sont emmitoufflés des mots humains, ils dorment comme des feuilles dans les bourgeons. Elles s'allongent sans cesse... Elles vont tout de suite se dérouler, et avec elles – le printemps et le soleil-or.

« Ding, ding ! »

Le tuyau tressaille gaiement. Les mots remontent en courant le long de celui-ci comme des étincelles, de petits serpents brûlants ont imprégné – de haut en bas – tout le silence : il s'est coagulé, effrayé, en un voile gris, il s'éloigne...

Comme ils sont nombreux... Douze mots !

Le papier tremble dans les mains. Il faut le poser sur la table pour lire.

« Suis ouvrier Alexandre Tifléiev arrêté 20 décembre enfermé cinquième galerie salut camarade. »

Les cloches sonnent de plus en plus fort, de plus en plus clairement.

Fautes et omissions gentilles, drôles. Et les mots eux-mêmes ne sont pas secs et livresques pour autant, mais vivants.

Salut camarade ! Ô, mon ami !

Répondre – au plus vite. Parler de ce qui est nouveau, énorme, de ce qui a jailli, et de ce qui est sombre et étouffant, de ce qu’il y avait avant, et des espoirs qui naissent.

« Je suis l’ex-étudiant Biélov. Je suis enrhumé, seul depuis trois mois. Content de vous trouver. »

J’ai fini et j’ai été tourmenté : ce n’est pas cela, pas cela ! Mille mots restaient enchaînés jour et nuit ; ils devaient naître maintenant et ils n’y arrivaient pas – ils me martelaient et me tourmentaient. Comme dans un rêve : il faut pousser un cri, mais la langue est morte, étrangère, immobile.

Et encore, sans fin, il faut beaucoup parler. Les pensées tournoient, tombent au hasard, comme une feuille emportée par la tempête. Elles se sont arrêtées.

« Pourquoi êtes-vous en prison ?

– J’ai tué... »

Le tuyau a répondu régulièrement, tranquillement.

Les pensées se sont laissées aller. Le désenchantement est accouru comme un nuage. Un droit commun ?

« ... un mouchard », acheva le tuyau.

D’accord ! Un éclair lumineux de méchanceté a jailli et une joyeuse vague de vengeance s’est écoulée du cœur...

\* \* \*

On a éteint les lampes. Des pas ont clapoté et pataugé dans le marais pourri du couloir. Un sifflement a claqué, s’est répandu comme un filet d’eau froide. Une serrure a grincé des dents.

Le calme était revenu, semble-t-il. Biélov se mit à cogner de façon à peine audible – tel un chuchotement métallique.

« Tu ne dors pas ?

– Pas envie. Je pense tout le temps.

– A quoi ?

– A la façon dont nous avons alors tué le mouchard.»

Et tous les deux se sont tus.

Biélov s'est remis à cogner tout doucement.

«Raconte. De toute façon on ne dort pas.»

Il va raconter, il va longuement raconter dans l'obscurité. Biélov a pris son manteau de sur le lit, il l'a jeté par terre à côté du tuyau, il s'est couché.

La lune s'est levée. Les rayons ont erré dans la cellule, aveugles, et ils ne lui ont pas donné de lumière, mais seulement de la peur : quelqu'un d'insaisissable, d'invisible est entré dans la cellule et il y rôde, il écoute.

«C'était la nuit, commença Tifléïev. Au village. A côté du monastère.»

Aussitôt des murs se sont découpés devant Biélov – blancs, silencieux. Voici un clocher : sévère, d'une hauteur angoissante.

Il s'est concentré joyeusement : l'immobilité précédente de l'âme avait disparu – comme si l'on avait nettoyé un miroir terni. Chaque petit mot est comme un coup de cloche : des images claires, sonores courent dans tous les coins, se rattrapent, tombent...

«Ding. Ding-ding-ding.» Tifléïev cogne lentement, lourdement :

«Le vent était fort.»

... Ding-ding-ding. C'est le vent qui égrène de petites clochettes – toutes menues, petites, elles s'agitent dans l'angoisse et la peur, comme des oisillons effrayés qui s'enfouissent dans la neige...

«Une réunion avait été décidée pour la nuit. On attendait un camarade de la ville.»

... Comme si l'on avait versé du noir dans l'air. Et là-bas, en haut, un petit feu solitaire, délicat : on s'est réuni dans une pièce et on attend. On parle et de nouveau on se tait. Et on regarde impatientement la nuit sombre, on guette : ding-di-ing – le vent sonne...

«Le mouchard lui avait cherché des noises. Il allait au train – l'autre l'a suivi.»

... Derrière – silencieux – tel une ombre. Il avait caché son visage de noires ténèbres – comme s’il dissimulait une chose ignoble, funeste. De plus en plus vite... Et il semble déjà filer dans le désert, et ils ne sont que deux. Dans un fracas les ténèbres filent et sifflent aux oreilles. Des étincelles surgissent à gauche et à droite dans l’obscurité – comme des pensées folles...

« Ils sont arrivés. Il est allé vers nous, et l’autre était de nouveau derrière. »

... La rue vide. Les rayons de lune s’insinuent dans les maisons mortes, les yeux fermés, ils sourient sur la fenêtre humide, noire. Et soudain ils ont fait un saut en arrière. Une longue ombre est tombée du clocher. Ils se cachent tous les deux en elle, l’un de l’autre. Et à leur rencontre le vent sonne : ding-di-ing...

Biélov n’écoute plus. Les rayons de lune l’en empêchent, ils font quelque chose derrière, il faut regarder là-bas. Il s’est soulevé, s’est retourné : une tache blême éclabousse le mur, sans bruit, elle bouge.

« D’où vient-elle, pourquoi ? »

Il regarde, angoissé, derrière lui. Mais Tifléiev cogne vigoureusement et irrégulièrement – comme si ses mains tremblaient.

« Que lui est-il arrivé ? » Il guette.

« On l’a bâillonné. On l’a emmené dans la forêt à côté du monastère. »

... On l’a emmené. On le porte en silence à travers la cour obscure. Un chien a hurlé : il a vu quelque chose d’inconnu, d’inhumain, avec une tête blanche, quelque chose qui palpite... Dans la forêt – ils regardent autour d’eux, ils avancent irrégulièrement – les branches craquent. Les rayons de lune, aveugles, se heurtent aux arbres – les longues ombres rampent, vacillent – à cause du vent...

« On l’a posé par terre. Il n’y en a qu’un seul qui a proposé de le relâcher. »

... L’endroit le plus sombre. Les chênes noirs, humides ont étendu leurs bras osseux, ils se sont penchés plus bas. Le vent est accouru, s’est pris dans les branches et s’est calmé. Et ils se

sont tous tus. Tous avaient une seule pensée – timidement le plus jeune l’a dite. Et de nouveau ils se sont tus. Et puis tous se sont mis soudain à parler, ils ont bougé.

«Il n’y avait pas de corde. Et je me suis mis à l’étrangler avec un mouchoir.»

Il cognait contre le tuyau doucement, lentement. Il a senti comment Tifléïev lui aurait raconté cela : penché, chuchotant, les yeux de plus en plus grands.

«Et je l’ai éteint.»

«Pourquoi éteint ? Pourquoi dit-il *éteint* ?»

Il sursauta. Le mot était étrange, tendre comme le cou d’un homme, suffocant...

Tifléïev s’est tu. Derrière la fenêtre le vent s’est précipité et s’est tu. Une tache de lune était par terre, elle blêmait, clignait de ses yeux morts qui ne voient pas, comme le visage de la victime.